



Genre et Géographie : du questionnement à l'évidence

Kamala Marius, Yves Raibaud

► To cite this version:

Kamala Marius, Yves Raibaud. Genre et Géographie : du questionnement à l'évidence. Kamala Marius et Yves Raibaud. Genre et Construction de la géographie, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, p.15 à 24, 2013. hal-00839741

HAL Id: hal-00839741

<https://hal.science/hal-00839741>

Submitted on 29 Jun 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Genre et géographie : du questionnement à l'évidence.

Kamala Marius, ADES CNRS, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3

Yves Raibaud, ADES CNRS, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3

La géographie, une science masculine

En géographie, il a fallu attendre les années 1980 et 1990 pour que se développe une critique féministe de la production scientifique en usage¹. Jusque là on peut affirmer que la géographie était masculine dans ses principes, dans ses méthodes, dans ses discours, dans ses silences². Le monde se présentait sous forme de cartes, de plans, de rapports d'études, de photographies illustrant un riche univers fait d'explorations, de conquêtes, de gouvernement des peuples et d'exploitation des richesses. Cette géographie excluait *de facto* toute perception subjective et désincarnait souvent celles et ceux qui habitent ou traversent l'espace. L'idée que la géographie est aussi universelle que l'être humain s'affirmait dans un projet positiviste, reposant sur l'évidence naturelle du dualisme homme/femme. Il n'y avait donc pas lieu de faire une géographie, même humaine, des femmes. Et encore moins une géographie des hommes.

Une approche féministe de l'espace

Si la géographie sociale française a introduit les concepts d'espace de vie, d'espace vécu et d'espace social dans les années 1970 et 1980³, les travaux sur les espaces genrés sont venus des écoles nord-américaines qui privilégient les analyses marxistes. Les travaux s'attachent à comprendre pourquoi et comment l'espace participe à la construction d'une sexualité des pratiques et des productions d'identités dichotomiques entre les hommes et les femmes, en mobilisant les concepts de patriarcat et de sexe social, qui s'inscrivent dans une approche plutôt structuraliste⁴. Ces recherches permettent d'observer la place des femmes dans les différentes sphères d'activités et font naître une autre vision de l'espace. Elles mettent en lumière les différences, les oppositions et les hiérarchies qui organisent les pratiques spatiales des femmes et des hommes. Elles font apparaître les inégalités dans l'accès aux espaces publics (aménagés par et pour les hommes), dans les déplacements (utilisation de la voiture familiale ou des transports en commun), dans l'accès au travail et aux salaires. Il existe ainsi des espaces privés du quotidien qui, historiquement, sont attribués aux femmes (espace de la famille, de l'école, de l'approvisionnement, du voisinage) et d'autres espaces publics qui sont attribués aux hommes (espace du monde professionnel, de la vie sociale et politique, des réseaux sociaux, des loisirs masculins). Certes la manière de considérer la dichotomie socio-spatiale peut paraître dépassée en France aujourd'hui, alors que 85% des femmes sont sur le marché du travail. Il n'empêche que les différences perdurent, ici comme ailleurs, dans la

¹ Rosemary Chapman, in *Recherches féministes*, vol12, n°2, 1997, pp.13-26

² L'historienne française Thébaud fait le constat accablant de l'absence totale des femmes historiennes et géographes dans l'institution universitaire en France jusqu'au début des années 1970, alors qu'elles sont déjà très nombreuses à obtenir depuis les années 1920 l'agrégation et enseigner dans le secondaire (Thébaud 2007).

³ In G. Di Méo, *les murs invisibles, femmes genre et géographie sociale*, Armand Colin, 2011.

⁴ Louargant S., 2002 : " De la géographie féministe à la "gender geography" : une lecture francophone d'un concept anglophone ", *Espace, Populations, Sociétés*, n° 3, pp. 397-410

répartition des temps de vie : les femmes font toujours plus de travail et d'accompagnement domestiques que les hommes, elles sont toujours plus nombreuses à être des travailleuses précaires et à temps partiel, à s'arrêter de travailler à chaque naissance d'enfant. Elles sont toujours dominées dans l'occupation des espaces, sur lesquels elles subissent, plus qu'à leur tour, la violence des hommes⁵ : espace domestique où se déroulent à l'abri des regards les « violences conjugales » ; espace de la rue où elles apparaissent encore comme des proies potentielles, en particulier la nuit ; espace professionnel où, limitées dans leurs ambitions par des « plafonds de verre », elles subissent le sexisme et le harcèlement plus ou moins appuyés de leurs collègues masculins. Si une approche comparative nous renseigne sur la variation des cultures masculines et féminines et des modèles de domination, comme c'est le cas dans le présent ouvrage, elle nous informe en retour que la domination masculine reste suffisamment universelle pour qu'il soit légitime de considérer l'existence d'une « classe des femmes ». Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les travaux de Marylène Lieber sur le sentiment d'insécurité des femmes dans l'espace public parisien (Lieber, 2008).

L'ouverture vers d'autres modèles

La géographie féministe, parce qu'elle déconstruit radicalement l'apparente neutralité de la discipline, ouvre la voie à d'autres recherches sur des espaces partagés où femmes et hommes se côtoient et, parfois, recomposent les rapports de genre. Apparaissent alors d'autres relations, marquées par la coprésence des femmes et des hommes, désormais débarrassés de leur appartenance supposée à une sphère privée ou publique, individuelle ou collective, au travail, à l'école et à l'université, dans les loisirs, au cœur des villes, sur les plages, le long des rues commerçantes, dans les quartiers de fête. Ces lieux « n'abolissent pas le genre » mais ils permettent de multiples variations des rôles dans le temps d'une semaine ou d'une journée et sur des endroits aussi voisins que la banlieue et le centre ville, aussi contigus que les deux extrémités d'une rue commerçante ou aussi proches que la distance de cette ville à la plage, comme c'est le cas des cités côtières. La mobilité, autorisée par l'évolution des mœurs, et les lois, qui encouragent l'égalité femmes hommes et la lutte contre les discriminations, démultiplient ainsi les possibilités d'accès à des lieux extérieurs où chacun.e peut expérimenter des rôles de genre non-conformes, des identités sexuelles alternatives.

La visibilité et la matérialité de ces lieux « égalitaires » ou « hors normes »⁶, nouveaux objets d'études pour les géographes, interrogent, par effet de retour, la distribution des femmes et des hommes sur l'espace. La variable genre, en faisant apparaître comme une anomalie la non-mixité (la sortie de l'école, de l'usine, des stades, la ville la nuit) permet de s'interroger sur les frontières mouvantes qui séparent l'activité de l'inactivité, l'espace du travail de l'espace domestique, la sphère publique de la sphère privée. Ce qui paraissait naturel dans la sexuation du dedans et du dehors devient un sujet d'interrogation, dans un contexte de globalisation qui impulse de nouvelles dynamiques économiques (par exemple le travail des femmes) tandis que les revendications des femmes et des « minorités sexuelles », parfois portées par ces mêmes dynamiques, émergent dans le débat public. En ce sens les géographes féministes nord-américaines ont su repenser les concepts d'espace et de place en relation avec le genre, tout en analysant les interactions entre les relations sociales de classes et l'organisation spatiale de la production. L'analyse en termes de genre permet de

⁵ En 2010 en France : 140 femmes ont été assassinées par leur compagnon ou ex compagnon, 75000 ont déclaré avoir été violées, 650 000 femmes avoir été victimes de violences sexuelles dans et hors ménages, 50 000 ont subi des mutilations sexuelles <http://www.stop-violences-femmes.gouv.fr/IMG/pdf>

⁶ Rendre visibles les plages gaies (Jaurand, 2005, 2011), les lieux de rencontres (Leroy, 2011) ou les territorialités lesbiennes (Cattan et Clerval, 2011) permet de multiplier les points de vue décentrés sur les *a priori* d'une géographie qui se pensait neutre et apparaît, de ce fait, hétéronormative.

redécouvrir les pratiques spatiales du travail féminin et la valeur économique des femmes, masquées par les discours et les représentations qui organisent les processus de construction des identités sociales (Marius-Gnanou, 2007, 2012), en particulier dans un contexte postcolonial et/ou dans les pays du Sud dans lesquels le développement du travail féminin représente un fort potentiel (Guétat-Bernard, 2012).

Sophie Louargant (2002, 2012) repère une autre entrée féministe dans la géographie en notant les convergences entre les revendications féministes et le combat écologiste. Elle montre qu'à côté du clivage historique entre un féminisme libéral et un féminisme d'inspiration marxiste se développe, sous l'influence des courants de la contre-culture californienne, une pensée « écoféministe » qui inspire différents courants de la géographie du développement, notamment ceux qui s'appuient sur les ONG et les associations. « *La conférence de Pékin (1995) a remis en question la construction de l'action internationale (politique de rattrapage) en proposant des alternatives dont les approches par genre (Joan W. Scott, 1988) et l'éco-féminisme (Shiva, Mies, 1993). Ce dernier courant de pensée, organisé en lobbies, fluctue entre matérialisme et utopies, dénonce le pillage de semences, les impacts sur la biodiversité. Il dénonce également que « les oppresseurs » et « les colonisateurs » des femmes et de la nature ne font qu'un* » (Louargant, 2012, p.2). Ces influences et ces héritages s'expriment de nos jours, selon l'auteure, dans la mise en place des politiques de développement durable et dans les modèles qui l'inspirent « *Une relecture de ces influences et des productions de normes de développement (capabilités, microcrédit, empowerment sexospécifique, politiques Genre et Développement) (...) mettent à jour les coalitions passées et distinguent les nouvelles perspectives qui intègrent le care (soin, assistance), le queer (Butler, 1990) et les questions environnementales* » (id).

L'introduction des *gender* dans la géographie française

La notion de genre commence à se diffuser dans la géographie française, timidement, dans les années 1990. Dans « *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique* », un article est consacré au genre et mentionne que « *les recherches consacrées au genre ont beaucoup d'avenir* ». Le rédacteur constate cependant que les ségrégations de sexe s'estompent « *dans nos contrées* » même si « *ce fut longtemps le cas du bistrot et du stade, mais la tradition se perd* » (article genre in Brunet, 1993, p. 232). Frémont (1999) dans la réédition de « *La région, espace vécu* » souligne la pertinence d'approfondir les approches de genre en géographie et s'étonne du fait que « *une distinction n'a jamais été étudiée à ma connaissance, si ce n'est superficiellement par les géographes français tout au moins : la discrimination de l'espace des hommes et celui des femmes* » (Frémont, 1999, p.9). Raymonde Séchet, qui fut son élève, note cette évolution, mais elle montre également la matrice de cette géographie humaine qui s'ignore masculine même lorsqu'elle s'exprime à longueur de pages par des métaphores sexuelles : « *« La ville se love au creux le plus profond de la courbe (...). Alger naît dans un abri de roche, à l'amorce d'une longue plage, des écumes de la Méditerranée et de la terre chaude d'Afrique, comme une femme allongée, mi-offerte, mi-dérochée. L'image s'impose lorsque l'avion caresse d'une courbe la cambrure du rivage. Nous nous y engoulotons comme beaucoup d'autres »* (Frémont, 1982, p. 54, in Séchet, 2012). Si les géographes de sexe masculin, au rang de professeur, perçoivent la portée de la variable genre dans l'analyse des territoires, ce n'est pas, loin s'en faut, dans une optique féministe, et l'ouvrage de Jacqueline Coutras, *Crise urbaine et espaces sexués* (1996) fait figure d'exception au milieu de nombreuses références anglophones et de quelques articles d'auteurs français isolés⁷. Guy Di Méo écrit « *Sexe, genre, espace de vie, espace social, espace vécu,*

⁷ Coutras explore dans ses travaux sur la ville la dimension sexuée de l'espace public urbain (itinéraires urbains sexués) et montre l'existence de structures sexuées, spatiales et sociales (Coutras, 1996, 2003).

territorialité et urbanité, lieu et territoire s'articulent ainsi les uns aux autres comme les chaînons d'un continuum ... Reste à situer le sexe et le genre dans cet ensemble d'éléments spatiaux » (Di Méo, 2011, p. 63). Sa conversion au genre reste cependant prudente, à l'image de celle de la géographie française : « *Le débat est loin d'être clos quant à la pertinence scientifique de ces deux concepts qui ont fait une entrée aussi récente que fracassante dans les sciences sociales et, très subsidiairement, dans la géographie française.* » (id.). La référence au genre devient néanmoins incontournable, même si elle suscite toujours de nombreuses précautions et réserve. Dix ans après Roger Brunet, le dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés de Lévy et Lussault ne consacre pas moins de cinq entrées au genre : *féministe (géographie)*, *gay et lesbian studies* (études des spatialités des communautés homosexuelles), *genres (géographie des)* (géographie des genres et de leurs interactions sociospatiales), *sexualité* (pratiques interactives impliquant la composante sexuelle) et *sexuation* (processus de construction sociale de la différence entre hommes et femmes). Ces entrées montrent l'intégration rapide des différentes composantes de la géographie du genre dans la géographie française, mais les références d'articles et surtout d'ouvrages font la part du pauvre à la production française, écrasée par les références américaines. On espère un sursaut lors de la prochaine édition, car, nous allons le voir les choses commencent à changer.

En finir avec l'inertie disciplinaire

Le syndrome le plus fréquent des études féministes pourrait s'appeler l'éternel recommencement. Que peut-il y avoir de plus navrant pour des sociologues, philosophes, historien.ne.s ou géographes féministes que de lire en 2010 dans la presse (au moment où certains manuels de biologie de première et Terminale tentent une timide introduction du concept de genre, prévue dans les programmes) « *les études de genre déferlent sur la France !* », comme si nous n'avions eu, depuis Simone de Beauvoir, aucune littérature scientifique de qualité ? Comme si nous devions tout à la production états-unienne ? Comme si nous n'avions le choix que de nous en défendre (en faisant le jeu des antiféminismes) ou de les encenser, alors que les auteures anglaises et américaines puisent leurs références dans la philosophie et les études féministes françaises (Foucault, Barthe, Derrida et aussi Kristeva, Irigaray, Delphy)⁸ ?

Pour la géographie française, le problème a été très certainement l'isolement des chercheuses (ou chercheurs). Dans les récits qu'elles en font, leur marginalisation, parallèle à toutes leurs collègues des autres disciplines des Sciences Humaines et Sociales, peut suivre deux chemins.

Le premier est le jugement de non neutralité, porté sur une démonstration considérée comme féministe (donc non scientifique), surtout lorsqu'elle est posée par une femme. « On » lui reproche alors son manque d'objectivité, notamment lorsqu'elle privilégie la prise en compte de la condition féminine plutôt que de la condition ouvrière, un scénario classique de disqualification des études féministes (Séchet, 2012). Pour peu que les recherches aient bénéficié de peu de moyens et de peu de temps disponible, ce qui est généralement le cas lorsqu'on explore un terrain nouveau, il sera aisé de démontrer le faible volume des informations fournies et par conséquent le manque de rigueur de la démonstration.

D'autres types de disqualifications tiennent à des résistances disciplinaires, comme le relève Marianne Blidon : « *Si ces questions peinent encore à trouver une place légitime au sein de la discipline [c'est parce que) les résistances sociales, disciplinaires et institutionnelles demeurent fortes (...). Celles-ci s'appuient sur différents types de*

⁸ In Linda McDowell et Johanne P. Sharp, 1999, *A Feminist Glossary of Human Geography*, Londres, Arnold.

disqualification (..) : le genre serait un « objet sociologique », « a-spatial » et « non géographique », un « objet à la mode », un « objet mineur » et « exotique » qui occulte « les vrais enjeux de société » et « ne fait pas avancer les paradigmes de la géographie ». (Blidon, 2010, p.1). Ce qui est exactement l'inverse de ce que montrent les nombreux travaux menés depuis plusieurs années.

Le troisième, plus récent, consiste à diluer les études de genre dans des objets plus large sous l'intitulé « genre et » : genre et développement rural, genre et ville, genre et tourisme, genre et pratiques sportives... . Le prétexte évoqué ça et là de cette dilution est qu'elle permettrait de diffuser plus largement le genre dans les recherches en évitant de faire de la *Gender Geography* un sous-courant disciplinaire. Si l'intention est bonne, les résultats sont moins évidents : de plus en plus de thèses, mais peu ou pas de postes de maître.sse.s de conférences et de professeur.e.s, ce qui signifie une dispersion des enseignements et des recherches menées au sein d'autres thématiques, qui, inévitablement, privilégient d'autres recherches. « *On ne va quand même pas faire tous les ans un séminaire sur le genre !* » s'exclame ce responsable des études doctorales d'une grande université française. Peut-on soupçonner qu'il s'agit de mettre à distance une géographie féministe qui s'attaquerait à d'autres enjeux, tels que l'égalité femmes hommes dans la production des savoirs et la gestion des universités ? Quoiqu'il en soit, la faible audience de la géographie du genre ne reflète pas la production vigoureuse et continue des travaux sur ces sujets, ce qui apparaît notamment à chaque fois qu'un colloque est organisé.

Sans énumérer la lente mais décisive progression des études de genre dans la géographie française, retenons que le colloque de Lyon en 2004, initialement centré sur les questions de développement (Pays du Sud, milieu rural), déborde sur des recherches et publications qui se prolongent depuis : mobilités urbaines, espaces publics et privés dans la ville, plages naturistes et/ou gaies. La revue *Géographie et Cultures* reprend une partie de ces ouvertures dans son n° 54 intitulé « Le genre, constructions spatiales et culturelles » (Barthe et Hancock). L'historienne Christine Bard en 2004 (Le genre des territoires, masculin, féminin, neutre) et la sociologue Sylvette Denèfle en 2006 (Utopies féministes et expérimentation urbaine) rassemblent dans leurs colloques et dans les publications qui suivent de nombreuses contributions de géographes. Depuis les publications se sont succédées à un rythme régulier et il serait fastidieux de les énumérer ici de façon exhaustive.

Notons cependant qu'en septembre 2010, avec le colloque international « Masculin Féminin, questions pour la géographie », l'Université de Bordeaux et l'UMR ADES crée un événement comparable à celui de Lyon, mais dans un contexte d'autant plus favorable que le nombre de doctorant.e.s et d'enseignant.e.s chercheur.e.s en géographie qui axent leurs recherches sur le genre en France s'est multiplié. Ce colloque est également l'occasion de démontrer la capacité des géographes français du genre à s'ouvrir et à débattre « à égalité » avec leurs collègues étranger.e.s présent.e.s ces jours là à Bordeaux, dont certains textes sont présents dans le volume qui suit. Pour achever de se convaincre que ce mouvement n'est pas passager mais qu'il correspond bien à un mouvement de fond, il suffit de rappeler qu'en 2012 pas moins de quatre colloques ont été consacrés en France à la géographie du genre : « Géographie des homophobies » à Bordeaux les 15 et 16 mai à Bordeaux (ADES CNRS), « Genre et agriculture familiale et paysanne, regards nord-sud » 22 au 25 mai 2012 à Toulouse (Dynamiques rurales, ENFA), « Le tournant spatial dans les études de genre » 16 et 17 novembre à Paris (CEDREF, Paris), et « Masculins féminins, dialogues géographiques et au-delà », 10 au 12 décembre 2012 à Grenoble (PACTE), qui s'affiche, en continuité du colloque de 2010 à Bordeaux, comme une biennale : la prochaine édition pourrait avoir lieu à Rennes en 2014.

Il est donc temps à présent de tourner la page de « l'introduction des *gender* dans la

géographie française » pour constater qu'elles y sont installées durablement, en osmose avec les géographies de langues anglaise et européennes, dans le paysage académique. Il reste à espérer que les nombreuses thèses et HDR passées ces dernières années se concrétiseront par des postes fléchés « genre » dans les universités françaises. Cela demande encore une certaine dose d'obstination et de militantisme, nécessaire pour lutter contre l'inertie disciplinaire, car les résistances sont encore grandes.

- Bard C. (2004), dir., *Le genre des territoires. Féminin, masculin, neutre*, PUR, Rennes.
- Barthe F. et Hancock, (2005), (dir.), *Le genre, constructions spatiales et culturelles*, *Géographie et Cultures*, n° 54.
- Blidon, M. (2012), En quête de reconnaissance. La justice spatiale à l'épreuve de l'hétéronormativité, in *Justice spatiale*, [*Spatial Justice*] n°3, 2011.
- Marianne Blidon, (2011), *Genre*, Hypergéo, Paris.
- Brunet R., (2003), *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, Reclus, La Documentation Française, Montpellier.
- Cattan N., Clerval A., (2011), Un droit à la ville ? Réseaux virtuels et centralités éphémères des lesbiennes à Paris », *Justice Spatiale | Spatial Justice*, n° 3, mars 2011.
- Chapman R., (1997), *L'écriture de l'espace au féminin et textes littéraires québécois*, Recherches féministes, 10 (2), p. 13-26.
- Coutras J., (1996), *Crise urbaine et espaces sexués*, Armand Colin, Paris.
- Coutras J., (2003), *Les peurs urbaines et l'autre sexe*, Logiques Sociales, L'Harmattan, Paris.
- Denèfle S. (2008), (dir.). *Utopies féministes et expérimentations urbaines*, Rennes, PUF.
- Di Méo, G., (2011), *Les murs invisibles. Femmes genre et géographie sociale*, Armand Colin, Paris.
- Frémont (A.), (1976 [1999]), *La région, espace vécu*. Coll. Sup, Puf, Paris.
- Guétat-Bernard H. (2011), *Développement rural et rapports de genre*. PUR, Rennes.
- Hancock C., (2002), Genre et géographie : les apports des géographies de langue anglaise, in *Espace, population, sociétés*, 2002-2003, p. 257-264.
- Hancock C., (2011), *Genre, identités sexuelles et justice spatiale*, in *justice spatiale | spatial justice*, n° 03 mars 2011 - <http://www.jssj.org>
- Jaurand E. (2005), « territoires de mauvais genre? Les plages gays », *Géographie et Cultures*, 54, p. 71-84.
- Jaurand E. et Leroy. S., (2011), Bienvenue aux gays du monde entier : tourisme gay et mondialisation, in *Mondes du tourisme*, n° hors-série tourisme et mondialisation p. 299-309.
- Laufer J., Marry C., Maruani M., (2001), (dir.), *Masculin-Féminin, questions pour les sciences de l'homme*, PUF, Paris.
- Lévy J., Lussault M., (2003), *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, Paris.
- Louargant S., (2002), De la géographie féministe à la gender geography : une lecture francophone d'un concept anglophone, *Espaces, populations, sociétés*, 2002-2003, p. 397- 410.
- Louargant S., (2012), Et si le développement urbain durable avait besoin du genre ? *Séminaire recherche UMR ADES Bordeaux*, nov. 2012, (à paraître).
- Marius-Gnanou K., (2012) *Etudes postcoloniales et géographie féministe. Une application aux inégalités de genre en Inde*, mémoire d'HDR, à paraître.
- Marius-Gnanou K., Hoffmann E., (2007), « Le microcrédit est-il le faux-nez du néolibéralisme ? », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 238, Avril-Juin 2007.
- McDowell L., Sharp J.-P., (1999), *A Feminist Glossary of Human Geography*, Londres, Arnold
- Raibaud Y. (2011), Le sexe et le genre comme objet géographique, in Raibaud.Y., *Géographie socioculturelle*, Logiques Sociales, L'Harmattan, Paris, p.127-154.
- Raibaud Y. (2012), Géographie du genre : ouvertures et digressions, introduction de *Masculin Féminin questions pour la géographie*, Vol. 76 de « *L'Information Géographique* », Juin 2012 – Armand Colin
- Séchet R., (2012), De la place des femmes et de leur corps dans la géographie française: souvenirs et expériences personnels, in *ESO, Travaux et documents*, 33, p. 97-107.
- Staszak J.-F., L'imaginaire touristique du tourisme sexuel, Vol. 76 de « *L'Information Géographique* », Juin 2012, Armand Colin p. 16-39.
- Staszak J.-F., Collignon B., Chivallon C., Debarbieux B., Généau de Lamarlière I., Hancock C., (2001), *Géographies anglosaxonnes*, Belin, Paris.
- Thébaud F., (2007), *Ecrire l'histoire des femmes et du genre*, ENS Editions, Lyon.